

HAUT ET COURT PRÉSENTE

la
femme
du Vème

ETHAN
HAWKE

KRISTIN
SCOTT THOMAS

UN FILM DE PAWEL PAWLIKOWSKI



CONTACTS

DISTRIBUTION

PRAESENS-FILM SA
Münchhaldenstrasse 10
Case Postale 919
CH-8034 Zürich
Tél.: +41 44 422 38 33
Fax: +41 44 422 37 93
info@praesens.com

PRESSE

Jean-Yves Gloor
205 Rte de Chailly
CH-1814 La Tour-de-Peilz
Tél.: +41 21 923 60 00
Fax: +41 21 923 60 01
Mob.: +41 79 210 98 21
jyg@terrasse.ch

Photos et dossier de
presse téléchargeables sur
www.praesens.com

HAUT ET COURT PRÉSENTE

ETHAN HAWKE

KRISTIN SCOTT THOMAS

la femme du Vème

UN FILM DE PAWEL PAWLIKOWSKI

SORTIE LE 16 NOVEMBRE

France/Pologne - Couleur - 1h25 - 35 mm - Scope - Dolby SRD - Visa : 126 361 - 2011

Dossier de presse et photos téléchargeables sur
WWW.HAUTETCOURT.COM



SYNOPSIS

Tom Ricks, romancier américain, la quarantaine, vient à Paris dans l'espoir de renouer avec sa fille. Mais rien ne se passe comme prévu : logé dans un hôtel miteux, il se retrouve contraint de travailler comme gardien de nuit.

Alors qu'il croit toucher le fond, Margit fait irruption dans sa vie, elle est anglaise, sensuelle et mystérieuse.

Mais les règles qu'elle lui impose sont strictes, il ne devra lui poser aucune question et ne pourra la voir que deux fois par semaine... Cette étrange relation glisse progressivement vers une liaison des plus passionnelles...



SYNOPSIS

Tom Ricks, romancier américain, la quarantaine, vient à Paris dans l'espoir de renouer avec sa fille. Mais rien ne se passe comme prévu : logé dans un hôtel miteux, il se retrouve contraint de travailler comme gardien de nuit.

Alors qu'il croit toucher le fond, Margit fait irruption dans sa vie, elle est anglaise, sensuelle et mystérieuse.

Mais les règles qu'elle lui impose sont strictes, il ne devra lui poser aucune question et ne pourra la voir que deux fois par semaine... Cette étrange relation glisse progressivement vers une liaison des plus passionnelles...

À CONTRE-COURANT

Entretien avec Pawel Pawlikowski et Ethan Hawke

Les bureaux de la production, rue des Martyrs, au printemps. Comme Ethan Hawke est à New York, il a proposé de dialoguer avec Pawel Pawlikowski par liaison vidéo. Dans quelques minutes, nous serons en communication avec lui. En attendant, Pawlikowski s’installe dans une pièce calme. La fenêtre ouverte donne sur un jardin. On convient de commencer l’entretien en français, mais bien vite la voix douce de Pawlikowski préférera l’anglais.

Les romans de Douglas Kennedy sont des thrillers agréables à lire. Le héros y est souvent pris dans une spirale qui le dépasse. «La Femme du Ve» ne semble pourtant pas le plus évident à adapter au cinéma.

PAWEL PAWLIKOWSKI : Je cherchais un point de départ pour un film qui trouve sa logique interne propre, quitte à m’écarter du modèle. Dans le roman de Kennedy, Tom Ricks a commis une faute et des forces mystérieuses vont se retourner contre lui. Les productrices avaient conscience que ce n’était pas forcément mon univers, elles m’ont juste demandé d’y réfléchir. Comme il y avait un désir partagé de travailler ensemble et que j’étais en confiance, j’y ai effectivement réfléchi... Et si on prenait cette histoire à contre-courant, si on remettait tous les ingrédients sur la table ? Si on racontait l’histoire de Tom Ricks, écrivain américain plongé malgré lui dans un pays étranger, qui voit sa vie s’écrouler devant ses yeux ? Il ne sait plus choisir. Dans son travail d’écrivain, il n’est ni sincère ni inspiré. Son couple a explosé. Il éprouve un véritable amour paternel pour sa fille mais il ne sait pas comment l’exprimer. Avec ça, je pouvais raconter sa désintégration psychologique : l’histoire d’un homme qui devient schizophrène. Ça, ça m’intéresse, et depuis longtemps. Le livre me donnait alors un solide point de départ, des pistes avec lesquelles je pouvais jongler. Vu sous cet angle, non seulement le film me correspondait mais il m’attirait. Il me libérait des projets que je lance, seul dans mon coin.

Quel a été votre principe d’adaptation ?

Je voulais d’abord que Tom Ricks (Ethan Hawke) soit un héros compliqué, double. Pas un

monsieur-tout-le-monde qui se retrouve accidentellement au mauvais endroit au mauvais moment. Je voulais que le problème, ce soit lui, pas le monde qui l’entoure. C’est un changement radical par rapport au roman.

Le livre fonctionne aussi par flashbacks. Ici, tout est au présent. Je m’intéresse à un cinéma de l’ici et du maintenant qui explore des mystères plutôt qu’il n’explique les tenants et les aboutissants d’une intrigue. Je voulais que le film obéisse à la logique d’un rêve. Ça commence de façon réaliste, puis les frontières de la réalité se fissurent, petit à petit.

Dans mon film «My Summer Of Love», j’étais aussi parti d’un roman et j’avais changé beaucoup de choses. Pour moi les livres, comme les coupures de journaux ou les idées qui vous viennent, sont un point de départ pour concevoir un film qui doit trouver sa logique à lui, une logique de cinéma. Je ne me suis jamais senti contraint par un devoir de fidélité.

C’est finalement plus votre scénario personnel qu’une adaptation littéraire.

Absolument. Adapter «mot à mot», ou en tout cas rester fidèle à l’œuvre, ça ne fonctionne que très rarement au cinéma, selon moi. Ou alors pour une série télé... Chaque film doit être un cheminement. Il me faut un point de départ, une idée générale, des personnages (deux ou trois, idéalement). Et puis j’écris, je réécris, je cherche des comédiens, je trouve des décors. Je réécris encore avec ces visages et ces lieux en tête. Tout cela est bien éloigné d’une création littéraire.

Jusqu’ici, j’ai fait des films « stylisés », disons. Poétiques, à leur manière, mais toujours naturalistes, en suivant la logique narrative. Ici, mon pari est de partir ailleurs.

Vous frôlez les codes du film de genre.

Oui, mais les films d’horreur ou d’angoisse sont tournés de telle façon que, très vite, le spectateur déduit que le film fonctionne sur l’onirique. J’essaie de rester aussi naturaliste que possible. De ne pas signifier, par les moyens du cinéma, que quelque chose ne tourne pas rond. Les événements se suivent et c’est petit à petit qu’on pénètre dans l’étrange. J’essaie

d’être aussi subtil et discret que possible. «La Femme du Ve» représente un nouveau départ pour moi. Mais je garde mon idée du cinéma : peu de décors, tous stylisés, un personnage principal qu’on suit pas à pas dans l’aventure qui lui arrive. Je refuse le point de vue omniscient, de faire comme si le film savait où il allait.

Le Paris que vous filmez est certes étrange, mais on le sent original et juste.

C’est parce que je n’ai jamais eu l’ambition de «montrer» Paris. Paris n’est pas le sujet du film. J’ai là aussi inventé la cartographie de la ville pour le cinéma. Paris dans ce film... ce n’est pas Paris. Ça pourrait être... Budapest ! La France n’a rien à voir avec cette histoire. Aucun de mes films ne traitent d’un lieu précis. Ils décrivent un espace mental, plutôt. Je ne veux pas «rendre hommage» à un lieu. Je ne veux pas faire le portrait du monde réel. Paradoxalement, les gens me disent que mes films offrent une photographie très juste des lieux... Mais ce n’est pas mon projet. J’utilise des décors réels pour construire un rêve. L’état émotionnel du héros est le prisme. C’est par lui que nous percevons le monde qu’il traverse. J’aime beaucoup Paris, mais je ne le vois pas dans la vie comme je le montre dans le film. Même quand j’étais complètement fauché, Paris a été très accueillant pour moi !

A Paris, c’est vraiment difficile de trouver des lieux qui n’illustrent pas, malgré eux, un cliché. Où que je regarde, ici, ce ne sont que des couleurs crème, du mouvement, beaucoup de mouvement. Beaucoup de travaux aussi ! C’est une ville dense, peuplée, difficile à contrôler pour un tournage et à réinventer à l’écran. J’ai passé beaucoup de temps avec mon chef décorateur Benoît Barouh à zigzaguer dans les rues sur son scooter pour trouver des lieux incongrus. Je voulais Paris sans que ce soit «Paris». Je voulais un peu d’Europe de l’Est des années 70 ! Au début je perdais espoir. «Dieu, tout cela ressemble tellement à Paris !» Londres est plus imprévisible, on y trouve des zones non identifiables, des no man’s land.

Vous sentez-vous proche de cet homme qui débarque, étranger à tout dans cette ville, très seul ? Vous êtes polonais, vous vivez à Londres, vous n’avez jamais véritablement habité ici.

Cela tient à votre état d’esprit, pas à l’endroit. C’est une situation qui, je trouve, arrive assez souvent dans la vie. Quand on arrive quelque part, on peut se sentir conquérant ou se sentir complètement paumé. Intimidé par tout, on en arrive à suspecter les gens d’avoir quelque chose contre vous, de vouloir vous arnaquer. Ce qui définit Tom, c’est son état d’esprit. C’est même son regard qui définit tout ce que nous voyons dans le film. Tout est dans sa tête. Depuis le début. Le monde ressemble à son état, à sa perception.

A-t-il été question au tournage de le rendre plus sympathique ou aimable ? Ou de jouer avec l’idée qu’il cacherait son jeu, ou même qu’il ne se rendrait pas compte de ses actes ?

Tout à fait. C’est un travail d’équilibriste ! Au départ, dans une note d’intention sur le projet, j’ai écrit que le film tout entier devait marcher sur une corde raide. Nous ne devons pas perdre notre sympathie pour Tom, en même temps on ne peut pas lui faire entièrement confiance. Le procédé est courant en littérature : c’est le narrateur dont on découvre qu’il ne raconte pas la vérité. Le cinéma ayant un langage très objectif dont il est difficile de s’extraire, je me creusais tout le temps la tête : comment le rendre relativement attachant, aimable et en même temps mener le public à penser «mais attendez, qu’est-ce qu’il fabrique, là ?» J’aime beaucoup cet exercice qui est inhabituel dans un film.

Et difficile à interpréter...

Très difficile. Il ne faut pas de «moment charnière» ou le public découvre que le héros «n’est pas celui qu’on croit». Ça, c’est banal. On passe ici par des moments clairs et des moments plus ambigus. Cette ambiguïté progresse. Un public est constitué d’individus, chacun se voit dans le film comme dans un miroir déformant. Je ne sais pas à quel moment telle ou telle personne se dira : «Ce type ne tourne pas rond !» C’est avant tout Ethan Hawke qui fait fonctionner l’ambiguïté à plein régime. Par essence, c’est quelqu’un de chaleureux, de sympathique, avec cette candeur adolescente (alors qu’il joue un personnage de 40 ans,



À CONTRE-COURANT

ce qui est son âge). Nous aimons tous ça chez Ethan : il dégage de la sympathie. Je joue là-dessus. Et avec aussi l'image qui nous reste de lui dans ses films. Il a une chaleur, une simplicité qu'on a envie de suivre, malgré les signes qui nous font douter de lui. Et puis ce n'est pas un acteur qui est là pour faire le beau, c'est un partenaire exceptionnel pour les autres : il sait les mettre en valeur, les mettre à l'aise. Il ne tire jamais la couverture à lui. Il me fallait absolument arriver à le convaincre de jouer ce personnage, qui est un type profondément chaleureux, romantique, intellectuel... Des qualités difficiles à interpréter quand on ne les a pas ! (rires)

Vous avez réalisé beaucoup de documentaires, mais à votre façon. Avez-vous parfois envie d'y revenir ?

Ça ne me gênerait pas. Mais beaucoup de choses ont changé et j'aurais du mal à trouver les financements pour ce genre de choses aujourd'hui. Je n'apparais pas à l'écran, il n'y a pas de commentaire, je n'explique pas tout, je joue sur l'ambiguïté, la poésie... Un documentaire doit être selon moi le plus visuel possible. Ça prend un temps fou, l'attente pour capter une lumière ou une situation... Aujourd'hui, à une époque de «communication» totale, tout doit être clair, limpide. Les documentaires sont destinés à la télé, alors il faut être formaté, évident. Tout doit être sur la table. Le documentaire où un reporter suit ce qui se passe, ce n'est pas mon truc. J'aime tourner à contre-courant. Kieslowski, dont j'ai été l'élève, nous disait : «Tournez chaque film comme si c'était le dernier ! Ou alors faites autre chose !» C'est ce que j'ai dû faire avec «La Femme du Ve». Me voilà à Paris, avec ce roman-là, à filmer un monde décalé... Et ce qui en sort est un film très personnel ! Je n'y peux rien ! (rires). L'escapade a fonctionné.

On s'approche de l'écran d'un ordinateur. Le visage d'Ethan Hawke, hilare, apparaît. Il ne voit pas encore Pawel. Leur complicité ne s'est pas arrêtée au tournage : Hawke raconte d'emblée avec enthousiasme à Pawlikowski le rêve qu'il a fait la nuit précédente. Ils tournaient tous les deux en Russie une épopée à gros budget. «C'est d'accord, lance le Polonais. Reste plus qu'à trouver l'argent !»...

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

PAWEL : ... Tu te souviens, toi ?

ETHAN : Tu es venu à Londres, je jouais à l'Old Vic. Je ne te connaissais pas. Ma partenaire sur scène était Rebecca Hall, je lui ai dit ton nom. Elle a écarquillé les yeux : «C'est le meilleur réalisateur en ce moment !» «Merde, je me suis dit, je ferais mieux de voir ses films !» On s'est rencontrés dans un autre théâtre, au Royal Court. Je jouais un Tchekov et un Shakespeare, «Le Conte d'hiver». Pawel n'aime pas trop Tchekov, il est venu me voir dans le Shakespeare ! Là, j'avais vu la plupart de ses films et j'avais envie de travailler avec lui. Au final, c'est un de mes rôles préférés. J'ai véritablement participé à son élaboration. On s'est revus à New York. A chaque rencontre, on progressait.

Quelle a été votre première réaction à votre personnage ?

ETHAN : Ni Pawel ni moi n'avions d'idée préconçue sur Tom. C'est la situation et le ton du film qui me touchaient beaucoup. Je me suis demandé à plusieurs reprises quelle était finalement sa véritable personnalité... Tout s'est mis en place petit à petit. Pawel et moi avons eu de longues conversations sur le scénario et sur le film avant le tournage. On échangeait, on découvrait qui il était. Mais au début, je n'étais sûr de rien.

PAWEL : Ce que nous savions dès le départ, c'est ce que tu m'as demandé dès notre première rencontre : «Pourquoi as-tu envie de faire ce film ?» Eh bien parce que c'est un personnage double. Il est plein de contradictions. «Ça raconte une sorte de désintégration mentale», j'ai répondu. Ça ne vient pas du roman, mais c'était ce qui me donnait envie de le faire. C'est en fait un film sur la schizophrénie et sur le suicide ! (ils rient)

ETHAN : Pour moi, ce film, c'est le tourment que peut représenter ton désir d'être le père que

À CONTRE-COURANT

tu rêverais d'être. C'est un sujet qui m'intéresse. Tout le monde se fait une idée de ce que c'est que d'être un parent idéal. Mais il faut aussi se battre contre les contraintes de la vie, concrètement. C'est un sujet qui m'intéresse, en ce moment.

Pawel, cet aspect plus intime du sujet vous touche, vous aussi ?

PAWEL : Oui, véritablement. Et le fossé aussi entre être père, être créatif (en tout cas essayer) et donc avoir un ego et s'impliquer dans son travail avec cet ego. Tout en voulant avoir un enfant et garder l'amour d'une femme... C'est vouloir des choses incompatibles. Beaucoup d'entre nous peuvent se retrouver dans ce dilemme. C'est une chose qui m'a véritablement porté vers ce projet.

ETHAN : Avec cette confiance réciproque, on avait beaucoup de liberté. Pawel est un instinctif, si quelque chose ne lui plaît pas, ça ne lui plaît pas, point. Et il le dit. Quand il a visionné les rushes du premier jour de tournage, il m'a envoyé un email. J'ai compris qu'après toute notre recherche autour du personnage, il avait le sentiment qu'on était arrivés à quelque chose de juste. Pawel ne ment pas. Si ça n'allait pas, il l'aurait dit. On aurait été bien embêtés ! Mais du coup j'étais en grande confiance. Le personnage s'est enrichi jour après jour.

Aviez-vous le sentiment d'avancer dans un labyrinthe ?

ETHAN : J'aime beaucoup ce mot, « Labyrinthe ». Cela convient parfaitement. Je n'y avais pas pensé. Ce personnage est pris dans un dédale, il s'engage dans une voie, trouve une impasse, il cherche la sortie sans être bien sûr de comment il est entré. Ce film parlera à ceux qui, à un moment de leur vie, se sont sentis dans cette situation.

PAWEL : Oui, c'est une bonne définition du personnage et du film, qui est linéaire sans obéir ni à une logique naturaliste ni aux codes prévisibles d'un genre. Cette expérience nous enthousiasmait. On avait le sentiment de faire un film comme nous n'en avons jamais vus.

Ethan, aviez-vous conscience de vouloir garder le public de votre côté ? Il reste toujours un doute, un mystère, sur ce que vous dites et ce que vous faites...

ETHAN : Au cinéma, ce qui est beau, c'est l'acteur mais aussi ce que le film, le montage, l'image en fait. Certes, Tom reste sympathique. Si vous appuyez trop sur ses zones d'ombres, vous le discréditez. Cela fait partie de la construction de ce personnage et de ce film. Mais comme tout le monde, j'étais au service de Pawel. C'est lui qui a sculpté les personnages. La folie perce de temps à autre, quand c'est juste. Mais pas trop souvent. L'amour aussi, quand c'est le moment. L'humour aussi... On passe d'un registre à l'autre. Au cinéma, l'acteur ne construit pas son personnage tout seul. On fait confiance aux autres pour l'élaborer avec vous. Vous leur offrez votre palette, c'est tout.

Mais jouer ce genre de personnage est une expérience intérieure. Le comédien et la mise en scène ne font qu'un. Au cinéma, la caméra enregistre souvent le comédien tel qu'il joue. Dans ce film, tout est perçu du point de vue de Tom. Son point de vue et celui de la caméra se confondent. J'ai compris le film que Pawel voulait faire et que je devais entrer dedans, que nos regards ne fassent qu'un.

PAWEL : Le processus peut paraître hasardeux, en zigzags, mais ça a marché ! Tu avais déjà travaillé comme ça auparavant ?

ETHAN : Jamais ! Mais on a fait une belle équipe et j'avais le sentiment de découvrir le film en même temps que toi. Il y a quelque chose dans cette histoire et même dans le roman qui est non dit et qui nous a parlé. Le film a sa colonne vertébrale : c'est le personnage de Margit, qui est toujours très clair : c'est « sexe, mort, fantôme, vie, mère ». Ça le rend très stimulant pour les autres. On pouvait élaborer des choses autour.

PAWEL : C'était en tout cas une présence claire. Le personnage en lui-même est plutôt énigmatique ! Mais sa fonction dans l'histoire est claire et nous a aidé.





À CONTRE-COURANT

ETHAN : Pour moi, certains acteurs incarnent l'idée même de cinéma. Kristin Scott Thomas a cette qualité. Une présence incroyable, une actrice merveilleuse. Elle a cette sensualité étrange, cette élégance naturelle. C'est une expérience de jouer avec quelqu'un comme cela. Chez elle, tout semble facile. Pour d'autres, il faut énormément de labeur pour y arriver. Il leur faut une lumière exceptionnelle, un texte exceptionnel... Son personnage est avant tout symbolique : beaucoup d'acteurs ne tiennent pas le coup devant ça.

PAWEL : Oui, Margit est un nuage de mystère, sans histoire claire, même sa nationalité est flottante. Pour un acteur, c'est compliqué. On m'avait dit que Kristin était d'un caractère exigeant, mais c'est une collaboratrice fantastique, courageuse. Elle m'a donné tout ce dont j'avais besoin, et même plus. Elle a beaucoup d'élégance dans ses rapports de travail.

J'aime la scène où elle parle de ses racines. C'est déjà un peu abracadabrant... mais son naturel nous y fait croire complètement.

PAWEL : On ne voulait pas donner trop d'informations ! C'est aussi une question de rythme. J'aime l'idée que chaque scène doit avoir un rythme musical. Ce n'est pas une question de sens des mots. C'est un tempo, il faut trouver un certain swing. C'est ça aussi, le cinéma : c'est un rythme. Johanna Kulig, la comédienne polonaise qui joue Ania, a ça aussi.

ETHAN : Oui, elle comprenait exactement ce que tu voulais quand tu lui parlais de musique. Tu lui demandais de jouer tel moment comme une mazurka !... Pawel sait trouver un rythme, une petite musique de cinéma, sans bouger sa caméra. Je regardais son équipe, Ryszard Lenczewski notamment, son directeur de la photo : ils formaient comme un orchestre. Comme un bon vieux groupe de rock, où les paroles seules ne sont pas ce qu'il y a de plus important. Il y a la basse, il y a la batterie, beaucoup d'éléments en jeu. On est sur le fil, comme tu disais.

PAWEL : Avec Ryszard Lenczewski, c'est une collaboration très forte. C'est rare, à ce point-là. D'ordinaire, entre réalisateur et chef opérateur, les rôles sont très séparés. Nous travaillions en symbiose. Il sait que je suis très visuel, et moi je peux compter sur lui pour m'indiquer ce qu'il a vu chez un comédien, par exemple. J'apprécie qu'il n'enchaîne pas les tournages. Il est comme moi, il est paresseux ! Il enseigne aussi, à l'école de Lodz. Il a tourné énormément de documentaires, il a donc une expérience fantastique, et il n'a jamais perdu sa passion enfantine pour son métier. Je travaille avec lui comme je travaille avec un acteur.

ETHAN : Oui ! Et cela donne au film une présence, une puissance visuelle. Chaque scène est la partie apparente d'un iceberg.

PAWEL : Oui, c'est un jeu que je propose au spectateur. Avec l'envie de l'accrocher sans pour autant utiliser des codes connus.

Ethan et Pawel se saluent, la communication prend fin.

propos recueillis par Harold Manning



PAWEL PAWLIKOWSKI

Né en 1957 à Varsovie, Pawel Pawlikowski quitte la Pologne à l'âge de 14 ans et vit entre Londres, l'Allemagne et l'Italie, avant de s'installer en Grande Bretagne.

Après des études de littérature et philosophie, il commence sa carrière par le documentaire, et reçoit de nombreux prix. En 1998, il aborde la fiction avec le moyen métrage TWOCKERS.

En 2000, Pawel reçoit le BAFTA du Meilleur Jeune Réalisateur pour LAST RESORT, son premier long-métrage. Le film est acclamé par la critique internationale. En 2004, son second long-métrage MY SUMMER OF LOVE, est récompensé par le BAFTA du Meilleur Film Britannique.

De 2004 à 2007, Pawel enseigne les Arts Créatifs à l'Université Brookes d'Oxford.

LA FEMME DU VEME est son troisième film. Il est présenté en avant-première mondiale au Festival International de Toronto 2011.

ETHAN HAWKE

Né en 1970, Ethan est un artiste aux multiples facettes. Célèbre pour sa carrière d'acteur, il est également romancier, scénariste et réalisateur. Il a forgé sa réputation internationale grâce à des choix éclectiques.

Il fait ses débuts au cinéma dans EXPLORERS de Joe Dante en 1985 et se fait surtout connaître grâce à son rôle dans LE CERCLE DES POETES DISPARUS en 1989. S'ensuivent une quarantaine de films dont MON PERE de Gary Goldberg, CROC-BLANC de Randal Kleiser, WATERLAND de Stephen Gyllenhaal, RICH IN LOVE de Bruce Beresford, LES SURVIVANTS de Frank Marshall et GENERATION 90 de Ben Stiller.

En 2000, il réalise un premier long métrage CHELSEA WALLS.

En 2002, il est nommé pour l'Oscar du Meilleur Acteur dans un second rôle pour le film TRAINING DAY de Antoine Fuqua aux côtés de Denzel Washington.

En 2004, il réalise son second long-métrage THE HOTTEST STATE.

Il co-écrit avec Julie Delpy et Richard Linklater le scénario de BEFORE SUNSET, pour lequel ils ont été nommés aux Oscars du Meilleur Scénario en 2004.

Filmographie

- 1985 - EXPLORERS de JOE DANTE
- 1989 - LE CERCLE DES POETES DISPARUS de PETER WEIR
 - MON PERE de GARY DAVID GOLDBERG
- 1991 - MYSTERY DATE de JONATHAN WACKS
 - CROC-BLANC de RANDAL KLEISER
- 1992 - A MIDNIGHT CLEAR de KEITH GORDON
 - WATERLAND de STEPHEN GYLLENHAAL
- 1993 - RICH IN LOVE de BRUCE BERESFORD
 - LES SURVIVANTS de FRANK MARSHALL
- 1994 - FLOUNDERING de PETER MCCARTHY
- 1995 - QUIZ SHOW de ROBERT REDFORD
 - GENERATION 90 de BEN STILLER
 - BEFORE SUNRISE de RICHARD LINKLATER

- SEARCH AND DESTROY de DAVID SALLE
- 1998 - BIENVENUE A GATTACA d'ANDREW NICCOL
 - DE GRANDES ESPERANCES d'ALFONSO CUARON
 - THE VELOCITY OF GARY de DAN IRELAND
 - LE GANG DES NEWTON de RICHARD LINKLATER
- 1999 - JOE THE KING de FRANK WHALEY
- 2000 - LA NEIGE TOMBAIT SUR LES CEDRES de SCOTT HICKS
- 2001 - TAPE de RICHARD LINKLATER
 - WAKING LIFE de RICHARD LINKLATER
 - THE JIMMY SHOW de FRANK WHALEY
 - TRAINING DAY d'ANTOINE FUQUA
- 2004 - BILLY DAY de KEITH GORDON
 - TAKING LIVES, destins volés de D.J. CARUSO
- 2005 - BEFORE SUNSET de RICHARD LINKLATER
 - ASSAUT SUR LE CENTRAL 13 de JEAN-FRANÇOIS RICHET
- 2006 - LORD OF WAR d'ANDREW NICCOL
 - FAST FOOD NATION de RICHARD LINKLATER
- 2007 - 7h58 CE SAMEDI LA de SYDNEY LUMET
- 2008 - CHELSEA HOTEL d'ABEL FERRARA
 - BOSTON STREETS de BRIAN GOODMAN
- 2009 - LITTLE NEW YORK de JAMES DE MONACO
- 2010 - NEW YORK I LOVE YOU
 - DAYBREAKERS de MICHAEL et PETER SPIERIG
 - L'ELITE DE BROOKLYN d'ANTOINE FUQUA
 - MOBY DICK de MIKE BARKER
 - LA FEMME DU VEME de PAWEL PAWLIKOWSKI

KRISTIN SCOTT THOMAS

Formée à l'Ecole nationale supérieure des arts et techniques du théâtre de Paris (la célèbre « rue Blanche »), Kristin Scott Thomas débute au cinéma dans un film mis en scène et interprété par Prince, UNDER THE CHERRY MOON.

Sa filmographie, volontairement éclectique et cosmopolite, l'amène à rencontrer les plus grands metteurs en scène européens, Jean-Pierre Mocky (AGENT TROUBLE), Roman Polanski (LUNE DE FIEL), Lucian Pintilie, (UN ETE INOUBLIABLE), Philip Haas (ANGELS AND INSECTS) avec lesquels elle se retrouve plusieurs fois en compétition à Cannes. C'est réellement avec 4 MARIAGES ET UN ENTERREMENT de Mike Newel qu'elle acquiert une notoriété internationale. En 1995, son inoubliable interprétation de Katharine Clifton dans LE PATIENT ANGLAIS d'Anthony Minghella, lui vaut sa première nomination aux Oscars. S'ensuivent de mémorables interprétations sous la direction de Robert Redford (L'HOMME QUI MURMURAIT A L'OREILLE DES CHEVAUX), de Sydney Pollack (L'OMBRE D'UN SOUPÇON) et de Régis Wargnier (MAN TO MAN).

C'est avec Philippe Claudel en 2008 dans IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME , qu'elle est nommée aux Césars et aux Golden Globes de la meilleure actrice. Avec PARTIR de Catherine Corsini et ELLE S'APPELAIT SARAH de Gilles Paquet-Brenner, elle retrouve les rôles d'une force et d'une intensité qui ont fait sa réputation.

Filmographie sélective

2010 - LA FEMME DU Vème de PAWEL PAWLIKOWSKI
- BEL AMI de DUNKAN DONNELLAN
- SALMON FISHING in the YEMEN de LASSE HALLSTRÖM
2009 - CONTRE TOI de LOLA DOILLON
- NOWHERE BOY de SAM TAYLOR-WOOD
- CRIME D'AMOUR d'ALAIN CORNEAU
- ELLE S'APPELAIT SARAH de GILLES PAQUET BRENNER
2008 - PARTIR de CATHERINE CORSINI
- IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME de PHILIPPE CLAUDEL
2007 - SEULS 2 d'ERIC et RAMZY

2007 - LARGO WINCH de JEROME SALLE
2005 - LA DOUBLURE de FRANCIS VEBER
- NE LE DIS A PERSONNE de GUILLAUME CANET
2004 - MAN TO MAN de REGIS WARGNIER
2003 - ARSÈNE LUPIN de JEAN-PAUL SALOMÉ
2002 - PETITES COUPURES de PASCAL BONITZER
1999 - L'OMBRE D'UN SOUPÇON de SYDNEY POLLACK
1998 - UP AT THE VILLA de PHILIP HAAS
1997 - L'HOMME QUI MURMURAIT À L'OREILLE DES
- CHEVAUX de ROBERT REDFORD
1996 - AMOUR ET CONFUSION de PATRICK BRAUDÉ
- AMOUR VENGEANCE ET TRAHISON de MALCOLM MOWBRAY
1995 - MISSION IMPOSSIBLE de BRIAN de PALMA
- LE PATIENT ANGLAIS d'ANTHONY MINGHELLA
- RICHARD III de RICHARD LONGRAINE
1994 - LE CONFESSIIONNAL de ROBERT LEPAGE
- ANGELS AND INSECTS de PHILIP HAAS
- THE POMPATUS OF LOVE de D.J PAUL
1993 - 4 MARIAGES ET UN ENTERREMENT de MIKE NEWEL
- UN ETE INOUBLIABLE de LUCIAN PINTILIE
1991 - LUNE DE FIEL de ROMAN POLANSKI
1990 - AUX YEUX DU MONDE d'ERIC ROCHANT
1989 - LE BAL DU GOUVERNEUR de MARIE-FRANCE PISIER
- DR GRAESSLER de R. FAENZA
1988 - FORCE MAJEURE de PIERRE JOLIVET
- BILLE EN TETE de CARLO COTTI
1987 - AGENT TROUBLE de JEAN-PIERRE MOCKY
- LA MERIDIENNE de JEAN-FRANÇOIS AMIGUET
- A HANDFUL OF DUST de CHARLES STURRIDGE
1985 - UNDER THE CHERRY MOON de PRINCE



LISTE ARTISTIQUE

Ethan Hawke
Kristin Scott Thomas
Joanna Kulig
Samir Guesmi

Tom
Margit
Ania
Sezer

Delphine Chuillot
Julie Papillon
GEOFFREY CAREY
MAMADOU MINTÉ
MOHAMED AROUSSI
JEAN-LOUIS CASSARINO
JUDITH BURNETT
MARCELA IACUB
WILFRED BENAÏCHE
PIERRE MARCOUX
ROSINE FAVEY

Nathalie
Chloé
Laurent
Omar
Moussa
Dumont
Lorraine Lherbert
Isabella
Lieutenant Coutard
L'avocat
La traductrice

GRÉGORY GADEBOIS de «la Comédie Française»

Lieutenant Brigade des Mineurs

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur
D'après le roman de
Scénario

Pawel Pawlikowski
Douglas Kennedy
Pawel Pawlikowski

Directeur de la photographie
Chef décorateur
Monteur Image
Musique Originale
1ère Assistante mise en scène
Chefs costumiers
Directeurs de casting
Chef opérateur du son
Mixeur
Monteuses son
Directrice de production
Directrice de post-production

Directeur de la photographie :
Chef décorateur : Benoit Barouh
David Charap
Max de Wardener
Sylvie Peyre
Julian Day, Shaida Day
Stéphane Batut, Alexandre Nazarian
Nicolas Cantin
Jean Pierre Laforce
Valérie Deloof, Agnès Ravez
Sybille Nicolas-Wallon
Christina Crassarís

Produit par
Productrice Associée
Producteur Associé
Productrice Exécutive
Coproducteurs

Caroline Benjo, Carole Scotta
Tessa Ross
Simon Arnal
Barbara Letellier
Piotr Reisch, Soledad Gatti-Pascual

*Une coproduction Haut et Court - Film4 - SPI International Poland - The Bureau. En association avec UK Film Council. Avec la participation de Canal + - Orange Cinéma Séries
Haut et Court Distribution - Artificial Eye. En association avec Memento Films International - Coficup-Back Up Films - La Banque Postale Image 4 - Soficinéma 6
Polish Film Institute. Avec le soutien de I2I Audiovisuel - un programme MEDIA de l'Union Européenne. Développé avec le soutien de Cofinova 2.*

HAUT
E
COUR